

Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;  
 Encore impunément nous souffrons en tous lieux,  
 Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux :  
 Tous les monstres d'Égypte ont leur temple dans Rome ;  
 Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;  
 Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,  
 Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :  
 Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,  
 L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.  
 Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,  
 De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;  
 Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,  
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;  
 Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,  
 Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.  
 Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,  
 Les vices détestés, les vertus florissantes ;  
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;  
 Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,  
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?  
 Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?  
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;  
 Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.  
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.  
 Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;  
 Et contentons ainsi, d'une seule action,  
 Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

## ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?  
 As-tu bien vu sa haine ? et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,

Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !  
 Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline ;  
 Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui  
 Les restes d'un rival trop indignes de lui.  
 Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,  
 Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ;  
 Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :  
 L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.  
 Je sais des gens de cour quelle est la politique,  
 J'en connais mieux que lui la plus fine pratique,  
 C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur.  
 Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.  
 De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;  
 Épargnant son rival, je serais sa victime ;  
 Et s'il avait affaire à quelque maladroit,  
 Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait ;  
 Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;  
 Il voit quand on le joue et quand on dissimule ;  
 Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,  
 Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.  
 Quand une fois un homme a droit de nous haïr,  
 Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,  
 Toute son amitié nous doit être suspecte.  
 Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,  
 Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,  
 Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne ;  
 Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,  
 Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,  
Et connais mieux que lui la haine de Décie;  
En faveur des chrétiens, s'il choquait son courroux,  
Lui-même, assurément, se perdrait avec nous.  
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.  
Amenez Polyeucte; et, si je le renvoie,  
S'il demeure insensible à ce dernier effort,  
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,  
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.  
Je vois le peuple ému pour prendre son parti;  
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :  
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,  
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître;  
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,  
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir;  
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,  
M'irait calomnier de quelque intelligence.  
Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal!  
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage :  
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage;  
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer;  
Et, s'il ose venir à quelque violence,  
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :  
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.  
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.  
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II. — FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,  
Malheureux Polyeucte? et la loi des chrétiens

T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,  
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,  
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens;  
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens;  
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,  
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître;  
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être;  
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,  
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge;  
Vous ne trouverez point devant lui de refuge;  
Les rois et les bergers y sont d'un même rang :  
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,  
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive;  
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,

Et soyez l'instrument de nos félicités :  
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances;  
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.  
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,  
Pour comble donne encor les persécutions :  
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre;  
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :  
Dissimule un moment, jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard !  
Portez à vos païens, portez à vos idoles,  
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.  
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;  
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,  
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison ;  
Elle est un don du ciel, et non de la raison ;  
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,  
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer ;  
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre  
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;  
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.  
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;  
Mais, malgré ma bonté, qui croit plus tu l'irrites,  
Cette insolence enfin te rendrait odieux,  
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !  
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !  
Celui d'être chrétien s'échappe ; et, par hasard,  
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,  
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.  
Je flattais ta manie afin de t'arracher

Du honteux précipice où tu vas trébucher ;  
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie  
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;  
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants ;  
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline :  
O ciel !

SCÈNE III. — FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?  
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?  
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour ?  
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager ;  
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,  
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.  
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,  
Sa présence toujours a droit de vous charmer :  
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,  
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,  
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?  
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,  
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire ;  
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur  
Si justement acquis à son premier vainqueur ;  
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,  
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline.  
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ;  
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ;

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,  
 Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.  
 Si tu peux rejeter de si justes desirs,  
 Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ;  
 Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,  
 Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.  
 Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi ;  
 Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,  
 Je ne vous connais plus si vous n'êtes chrétienne.  
 C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,  
 Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE.

Ah ! mon père, son crime à peine est pardonnable ;  
 Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable :  
 La nature est trop forte, et ses aimables traits  
 Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :  
 Un père est toujours père, et sur cette assurance  
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.  
 Jetez sur votre fille un regard paternel :  
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;  
 Et les dieux trouveront sa peine illégitime,  
 Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,  
 Et qu'elle changera, par ce redoublement,  
 En injuste rigueur un juste châtement ;  
 Nos destins, par vos mains rendus inséparables,  
 Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables ;  
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point,  
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.  
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ;  
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.  
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,  
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père ;  
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère ;  
 Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé.  
 Je me joins avec vous contre cet insensé.  
 Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible ?  
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?

Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?  
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?  
 Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,  
 Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme ?  
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,  
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !  
 Après avoir deux fois essayé la menace,  
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,  
 Après avoir tenté l'amour et son effort,  
 Après m'avoir montré cette soif du baptême,  
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,  
 Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !  
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !  
 Vos résolutions usent trop de remise ;  
 Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.  
 Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,  
 Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers ;  
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,  
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,  
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,  
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.  
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.  
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :  
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux,  
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieus ;  
 La prostitution, l'adultère, l'inceste,  
 Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,  
 C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.  
 J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;  
 Je le ferais encor si j'avais à le faire,  
 Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,  
 Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :  
 Adore-les, ou meurs !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on fôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.

Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV. — FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;

Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.

Que la rage du peuple à présent se déploie,

Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie ;

M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.

Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?

Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,

Ou des impiétés à ce point exécrables ?

Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :

Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;

J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :

Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,

Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,

J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,

Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,

Indigne de Félix, indigne d'un Romain,

Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;

Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;

Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,

Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die,

Quand vous la sentirez une fois refroidie,

Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir

Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,

Et que ce désespoir qu'elle fera paraître

De mes commandements pourra troubler l'effet :

Va donc y donner ordre et voir ce qu'elle fait ;

Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;

Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;

Tâche à la consoler. Va donc ; qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

SCÈNE V. — FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;

Cette seconde hostie<sup>1</sup> est digne de ta rage :

Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ?

Tu vois le même crime, ou la même vertu :

Ta barbarie en elle a les mêmes matières.

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;

Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,

M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.

Jé vois, je sais, je crois, je suis désabusée :

De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;

Jé suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?

Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;

Redoute l'empereur, appréhende Sévère :

<sup>1</sup> Hostie signifiait alors victime.

Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;  
 Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;  
 Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.  
 Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ;  
 Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.  
 On m'y verra braver tout ce que vous craignez,  
 Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,  
 Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,  
 Une fois envers toi manquer d'obéissance.  
 Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;  
 C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.  
 Le faut-il dire encor, Félix, je suis chrétienne ;  
 Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;  
 Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,  
 Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI. — FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN,  
 FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,  
 Esclave ambitieux d'une peur chimérique ;  
 Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés  
 Vous pensez conserver vos tristes dignités !  
 La faveur que pour lui je vous avais offerte,  
 Au lieu de le sauver, précipite sa perte !  
 J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ?  
 Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir !  
 Eh bien ! à vos dépens vous verrez que Sévère  
 Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;  
 Et par votre ruine il vous fera juger  
 Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.  
 Continuez aux dieux ce service fidèle ;  
 Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.  
 Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,  
 Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée  
 Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.  
 Ne me reprochez plus que par mes cruautés  
 Je tâche à conserver mes tristes dignités ;

Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :  
 Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;  
 Je m'y trouve forcé par un secret appas ;  
 Je cède à des transports que je ne connais pas ;  
 Et, par un mouvement que je ne puis entendre,  
 De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.  
 C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent  
 Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;  
 Son amour épandu sur toute la famille  
 Tire après lui le père aussi bien que la fille.  
 J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :  
 J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.  
 C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :  
 Heureuse cruauté dont la suite est si douce !  
 Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;  
 Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.  
 Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !  
 Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle !  
 De pareils changements ne vont point sans miracle :  
 Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain  
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;  
 Ils mènent une vie avec tant d'innocence,  
 Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :  
 Se relever plus forts, plus ils sont abattus,  
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.  
 Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;  
 Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;  
 Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.  
 J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,  
 Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.  
 Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;  
 Je les aime, Félix, et de leur protecteur  
 Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.  
 Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;  
 Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.

Je perdrai mon crédit envers sa majesté,  
 Ou vous verrez finir cette sévérité :  
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,  
 Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,  
 Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !  
 Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :  
 Allons à nos martyrs donner la sépulture,  
 Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,  
 Et faire retentir partout le nom de Dieu.

FIN DE POLYEUCTE.

## LE MENTEUR

COMÉDIE. — 1642.

### ÉPITRE.

Monsieur,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir; j'ai fait le *Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et, après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servit qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvaient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et, d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée*; ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre